

**Pierre Pelot**

collaboration scientifique

**Yves Coppens**

**DEBOUT  
DANS LE VENTRE BLANC  
DU SILENCE**

**SOUS LE VENT DU MONDE**



**Denoël**

**roman**



***DEBOUT DANS LE VENTRE BLANC DU SILENCE***

DE PIERRE PELOT  
AUX MÊMES ÉDITIONS

Ce soir, les souris sont bleues  
Les caïmans sont des gens comme les autres  
Hanuman

*Série Sous le vent du monde*  
Sous le vent du monde\*  
(Qui regarde la montagne au loin)  
Le nom perdu du soleil (Sous le vent du monde\*\*)  
Debout dans le ventre blanc du silence  
(Sous le vent du monde\*\*\*)

*Collection Présence du Futur*  
Foetus party  
Canyon Street  
La Guerre olympique  
Mourir au hasard

*Collection Présence du Fantastique*  
Une jeune fille au sourire fragile

*Collection Sueurs Froides*  
La Nuit sur Terre  
Noires racines  
Le Bonheur des sardines

*Collection Présences*  
Une autre saison comme le printemps

**Pierre Pelot**

collaboration scientifique

**Yves Coppens**

***DEBOUT  
DANS LE VENTRE BLANC  
DU SILENCE***

***SOUS LE VENT DU MONDE***

**Denoël**

**roman**

Publié avec le concours  
de la Fondation 93 • Ateliers des Sciences •

*En application de la loi du 11 mars 1957,  
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement  
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Éditions Denoël, 1999  
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris  
ISBN 2.207.24549.7  
B 24549.0

*Pour la dame avec de la neige aux cheveux*

Avec tous mes remerciements  
à Marylène Pathou-Mathis  
à Marcel Otte





Préface  
par Yves Coppens

*C'est avant le premier, ou entre le premier et le deuxième épisode de la saga de Pierre Pelot que les Hommes se sont déployés; de la province est-africaine bien circonscrite, ils se sont d'abord étendus aux tropiques de ce continent tout autour de la forêt sempervirente et puis, par le Bab el-Mandel ou le Sinaï, à toute l'Eurasie. Bien que démographiquement peu nombreux — quelques millions d'individus sur l'ensemble de l'Ancien Monde — ces Hommes premiers sont devenus partout — de manière uniforme parce qu'ils ont toujours circulé beaucoup et ont fait par suite beaucoup circuler leur flux génique (qu'en termes élégants ces choses-là sont dites) — des Hommes seconds et puis des Hommes troisièmes, état qui est encore celui qui nous habite. Deux exceptions naturelles — mais curieusement pas culturelles — se constatent cependant au cours de ces 2 millions d'années de transformation, l'exception indonésienne qui a vu l'Homme second y prendre une allure un peu particulière et y survivre jusqu'à ce que l'île — ou les îles — ne le soit plus; et l'exception européenne qui a reçu l'Homme premier, l'a modelé à sa façon jusqu'à la spéciation et l'a gardé aussi tard que l'Indonésie avait conservé le sien; l'un s'appelle Pithécanthrope, l'autre Neandertal, le premier est un Homme second prolongé, le deuxième un (au moins) Homme second bis.*

*Mais voici les Ourham, aux confins des vastes steppes d'Asie centrale et des premières forêts de l'est de la péninsule européenne, plus d'ailleurs du côté des unes que des autres. Ils appartiennent comme nous-mêmes au troisième état, celui*

*qu'on appelle sapiens et qui, depuis une centaine de milliers d'années déjà, couvre l'Afrique et l'Asie, mais pas encore l'Europe isolée, ni l'Indonésie insulaire. Ces hommes, parce que leurs sociétés ont atteint la maturité nécessaire pour retenir certaines innovations, viennent de réaliser une vraie révolution, celle-là bien culturelle : ils ont appris — au moins certains d'entre eux — à fabriquer le feu — d'où chaleur et cuisson, protection, lumière et communication —, ils ont inventé et adopté le percuteur tendre — d'où une taille plus fine et plus précise et des outils plus élaborés et plus efficaces ; ils ont enfin — mais pas les Oourbam — découvert la méthode d'extraction d'un bloc de matière première du plus grand éclat prédéterminé de pierre possible. C'est donc une période très tonique, un tournant de millénaire dont on se souviendra longtemps ; même si dans ces cultures juxtaposées, multiples et jalouses de leurs traditions et de leurs audaces et pas prêtes pour autant à emprunter à la voisine tout ce qu'elles ne possèdent pas encore, il en existe qui n'aient pas appris à battre le briquet, à sortir l'éclat Levallois à la 1<sup>re</sup> percussion ou à taper le caillou avec un bout de bois au lieu d'un bout de pierre, l'atmosphère de mutation technologique et de ses conséquences sociales et intellectuelles devait se sentir partout.*

*Mais laissons Pierre Pelot, qui voyage avec une telle facilité dans le temps comme dans l'espace, nous faire connaître ces gens fiers, peut-être à l'origine de la modernité sapiens sapiens telle qu'elle va s'épanouir quelques instants — préhistoriquement parlant — plus tard. Vous y lirez leur génie, leurs passions, leurs fantasmes, leur mentalité et leur réflexion créative aussi ; Pierre est un peu l'ethnologue des préhistoriens, celui qui va sur place rencontrer les Hommes — les hommes et les femmes naturellement, mais cette formulation est tellement politiquement bête ! —, qui apprend leur langue, s'immerge dans la civilisation, observe leurs comportements et leurs rituels, nous les décrit, les analyse, les interprète ; Pierre l'intemporel — il faut l'appeler Paléopierre — a trouvé ce*

*dont nous, préhistoriens, rêvions, des « informateurs » comme on dit en ethnologie dans chacune des centaines de milliers de cultures qui ont fleuri et fleurissent toujours si joliment la Terre depuis un petit peu plus de 3 millions d'années.*

Y. C.



Le premier, le boiteux, s'avança à découvert, piquant de son bâton la neige devant lui. Les autres attendaient, groupés près de l'arbre dont la ramure s'était secouée dans un grand poudroïement quand le boiteux avait frappé le tronc, au passage.

La trace était unique, derrière eux, une seule frayée pour tous, droite.

Le boiteux piquait, poussait sur le bâton à petits coups, levait sa jambe valide et enfonçait son pied à hauteur du bâton, amenait la jambe raide, retirait le bâton et piquait de nouveau, une longueur de pas devant. Sous la neige recouvrant l'eau dure, la rivière coulait.

Il traversa.

Arrivé près de l'arbre, là-bas, il fit comme il avait fait de ce côté-ci de la rivière : fouetta les branches, libérant une grande envolée poudreuse jaillie et retombée en scintillant, et lui dessous, blanchi d'un coup. L'un après l'autre, ils passèrent : chacune des femmes — celle-ci et puis celle-ci, aux visages pareils non encore marqués par les plis creusés et les fripements, la démarche et les hanches comme avant qu'un petit soit venu du ventre; celle-là et puis celle-là, courbées par beaucoup de nuits froides, de jours chauds, de soleils hauts et bas — et enfin

celui au regard clair sous les paupières plissées, aux épaules larges, trapu, le plus fort du groupe.

Réunis au bout de la trace, ils échangèrent de brèves exclamations satisfaites qui fusèrent avec la petite fumée de leur souffle. Les *ourham-ki'a* s'accroupirent, sauf une des deux aux visages pareils. Un instant, leur attention s'attarda sur les environs proches. Quand ils regardaient derrière eux, ils ne voyaient plus la falaise écroulée de la montagne où s'était dressé l'abri des Ourham depuis si longtemps. Après avoir marché tout le jour d'avant sans trouver un endroit où passer la rivière, ils avaient dormi serrés les uns contre les autres dans un terrier creusé à flanc d'une levée de neige, sur une couche de rameaux d'arbre *niaü'xä-osh'e'* aux feuilles-épinés, sans autre feu que celui dans leur corps, d'autre fumée que celle de leur souffle dont ils s'exhalaient la chaleur au visage avant de rejoindre, les yeux clos, *Oka'a* le rêve. C'était un autre jour.

Et ils avaient traversé.

Ils frappèrent l'arbre à grands coups de bâton, jusqu'au dernier manchon de neige effrité, ses branches sombres allégées redressées. Mais le signe n'était pas assez net et durable pour marquer leur passage et demeurer visible sous de nouvelles neiges : à l'aide d'une pierre coupante sortie de la peau nouée en repli autour de sa taille, le boiteux se mit à tailler l'arbre qu'il élagua sur toute sa hauteur, n'épargnant qu'un bouquet hérissé à la cime. Ils plantèrent les branches coupées en rond autour du tronc dépiauté.

Le groupe se remit en marche. Les uns et les unes derrière les autres. Le boiteux allait devant, le plus fort au regard clair marchait le dernier. Ils s'enfoncèrent parmi les bourrelets neigeux qui étaient une forêt quand la terre était nue. Leur trace demeurait seule. Toutes les bêtes étaient ailleurs.

L'autre rivière était trop large et dévalait trop fort entre ses berges pour que la neige la cache. Les flots bruyants et noirs avaient creusé la terre, dénudé la roche sous leurs rebondissements écumants, avant de lancer ses cataractes fumantes de froid vers la grande vallée.

Suivant ce côté de la rive, les Oourham ne tentèrent pas de nouvelle traversée et descendirent le long des pentes, entre les troncs, vers la grande eau enneigée qui s'éten-dait jusqu'aux barres floues de la montagne à l'autre bout du ciel.

Beaucoup de soleils hauts et bas avant ce jour, ils avaient escaladé ces mêmes pentes, fuyant les berges de la grande eau — mais si ces images lointaines étaient restées au fond des yeux de Oohkki'a et Noku-iksh, les femmes aux traits marqués, et de O'hi-é-te le boiteux, elles n'étaient rien pour les deux autres *oourham-ki'a* aux visages semblables, et laissaient à peine une empreinte floue et brumeuse, barbouillée de pluie, derrière le regard clair de Boohr'am aux bras forts.

Les pentes se succédaient, leur inclinaison raide entrecoupée de plateaux étroits, tantôt boisées de hauts arbres aux troncs redevenus visibles, tantôt découvertes, la neige cachant des broussailles enchevêtrées. La couche craquante et poudreuse à la fois perdait de son épaisseur au fur et à mesure de la descente.

Ils s'éloignèrent de la rivière en tumulte qui ruait et se cognait au fond de ravins vertigineux, suivant le versant par le travers. La progression était plus aisée sous les arbres dont les troncs offraient des appuis réguliers qu'au travers des fourrés aux tiges épineuses ensevelies. Ils marchaient de la première lueur du jour à la dernière, ne s'arrêtant que de courts moments pour reposer la jambe raide de O'hi-é-te et le souffle de Oohkki'a et Noku-iksh,

arracher des lambeaux d'écorces aux branches de certains buissons, briser de petits rameaux qu'ils mâchaient longuement. Ou encore ils taillaient jusqu'au bois blanc des balafres croisées sur un tronc, ébranchaient la partie haute d'un taillis, pour marquer leur piste...

À la fin du jour, ils creusaient et façonnaient la neige, élevant un abri, le couvrant de branchages et de la grande peau qu'ils traînaient avec eux. Ils déplaient l'autre peau roulée, portée par l'une ou l'autre de celles aux visages pareils, et se partageaient quelques-unes des lanières de viande. Ils ne parlaient pas, ou peu, serrés les uns contre les autres dans le froid de l'abri à peine moins vif que le froid du dehors, la morsure du vent en moins, n'essayant même pas de frotter les bâtons à feu pour en faire venir une flamme qui n'eût rien eu à manger. Ils écoutaient gronder leur ventre, en se frictionnant mutuellement les pieds, le dos, les bras, à travers les peaux protectrices qu'ils empêchaient ainsi de durcir trop vite — mais elles l'étaient, durcies, sur la petite chaleur râpeuse émanant de leur corps au retour du sommeil, là-bas où marche *Oka'a* le rêve, dont ils ne croisaient plus les pas...

La crête dominant la grande vallée était maintenant cachée par des tempêtes qui roulaient sur elles-mêmes et coulaient parfois au creux des plus franches tailles sur les pentes, sans toutefois descendre jusqu'à eux. Au-delà des sommets ennuagés de colères silencieuses, le ciel était gris, épais, le vent criant dessous en permanence. Des rafales cinglantes de flocons s'abattaient, passaient. L'épaisseur de la neige au sol, où le vent ne l'avait pas amassée, ne dépassait plus la mi-cuisse des Oourham.

Ils marchaient, toujours à la file, toujours O'hi-é-te devant et qui savait où aller, comme si rien ne pouvait l'arrêter, le faire dévier de son but, ni le froid, ni le vent, ni une coulée de neige roulant sous les pas, une dégrin-



golade de pierres et de glace détachée d'une ravine, ni même la montagne tout entière basculée — têtue, boitant, le dos cassé, tête basse et les épaules en avant, avec toujours les mêmes gestes, le bâton dans une main ou dans l'autre piquant devant lui pour s'assurer de la fermeté du sol. Les autres le suivant.

Ils trouvèrent des traces de petites bêtes, et celles, aussi, d'un *nekabur* solitaire. C'étaient les premières traces depuis bien avant qu'ils descendent dans la grande vallée. Mais ils ne virent pas les petites bêtes, ni le *nekabur*.

Un jour, un jour de vent sec qui pelait la neige sur les arêtes et la soufflait, tournoyante, vers le ciel, O'hi-é-te s'arrêta. Le flanc de la montagne se creusait devant eux, puis se redressait en une longue et basse falaise comme plusieurs couches entassées d'éboulis rocheux. O'hi-é-te désigna les rochers giflés par le vent, parcourus de tourbillons blancs.

C'était là.

Les Oourham s'accroupirent, pesamment, au bout de leur trace, dans la neige presque rase à cet endroit. Le vent tournait et sifflait autour d'eux. Des oiseaux noirs s'envolèrent d'un pli de la pente et s'élevèrent droit, se laissèrent emporter vers les nuages.

C'était là, dans les rochers crevés de failles et de trous. Le jour allait finir.

Ils se relevèrent et se remirent en marche, Oohkki'a la première. Quand ils eurent traversé le creux dans la pente et gravi l'autre bord, l'obscurité se posait autour d'eux. Le trou dans la roche était large de deux grands pas, haut de la taille d'un Oourham.

Rien ne bougeait, sinon les poudroiements de neige. Le vent au-delà des arbres sous les ravinements criait comme

si la nuit en approche eût été un oiseau invisible, le ciel ses ailes battantes.

Longtemps, Oohkki'a fixa le trou dans la roche. Puis elle regarda Boohr'am.

— *M'gi*, dit-elle.

Il assura fermement le bâton appointé dans ses mains, fit un pas vers l'excavation, mais Oohkki'a l'arrêta.

— *Ajibki'a, Ojbki'a*, dit-elle.

Et les yeux de Boohr'am s'agrandirent derrière ses cheveux rabattus par le vent.

— *Ajibki'a, Ojbki'a*, répéta Oohkki'a d'une voix sourde.

À quelques pas, les deux femmes au visage pareil levaient vers elle des yeux interrogateurs, qui ne comprenaient pas.

Boohr'am secoua négativement la tête.

— *Te*, dit-il.

— *Oka'a'zra-m'o-ough*, dit Oohkki'a, et son visage ne bougeait pas plus que la pierre.

C'était ce que voulait *Oka'a* le rêve, quand il lui avait dit de marcher jusqu'ici *avec elles*. Elles, *Ajibki'a* et *Ojbki'a*, qu'attendait le *boohr* endormi au creux de la faille.

Et c'était lui, Boohr'am, à présent fort de son nom, que *Oka'a* le rêve avait choisi pour les conduire au *boohr* et pour que le *boohr* reprenne enfin ce qu'un jour un Oourham lui avait pris.

Pour que les *boohr* n'abandonnent pas les Oourham qui, *avant*, parlaient les mêmes images qu'eux.

*Ajibki'a* et *Ojbki'a* avancèrent, sans comprendre encore, échangeant entre elles et avec les autres, avec lui, des regards craintifs, égarés. *Noku-iksh* les poussa vers la faille. Boohr'am les suivit, mais une fois encore Oohkki'a

l'appela, prit le bâton d'entre ses mains avant de lui faire signe de rejoindre les deux *ourham-ki'a* hésitantes.

C'était ce que voulait *Oka'a* le rêve.

Ils marchèrent vers la cavité sombre...

Des traces à demi effacées griffaient la neige fouettée devant l'entrée... Le trou sous la roche était vide, rempli de l'odeur du *boobr* sur la litière de feuilles et de branchages secs abandonnée par la bête.

Dans la faille sous l'amas de rochers, au centre de la nuit venteuse, nourri des mousses, feuilles et branchages de la couche du *boobr* aux longues griffes, d'arbustes au bois sifflant et pétant arrachés à proximité du trou, le feu montait haut et clair, chaud, pour la première fois depuis que les *Ourham* avaient quitté l'abri du dessus de la grande vallée. Ils étaient assis dans la lumière et la chaleur crépitantes.

*Oohkki'a* et *Noku-iksh* parlaient.

Elles parlèrent tant que dura le feu, du commencement à la fin de la nuit, racontant à *Boohr'am* tous les jours qu'elles avaient vus passer sur les *Ourham*, et pourquoi il était maintenant ce nom-là, lui; et comment il avait acquis la force d'être de ce nom — *Boohr'am*; et pourquoi *Ajibki'a* et *Ojbki'a* étaient là avec lui; pourquoi il était là, lui.

Elles racontèrent.

Disant et disant les images passées, tant et tant d'images...

Racontant...





380 000 ans avant notre ère, sur les territoires qui deviendront quelques milliers d'années plus tard la mer d'Azov et la mer Noire, vivent les Oourham, des *Homo erectus pré-sapiens*, qui tentent d'échapper à la malédiction que l'un des leurs a attirée sur le clan en tuant un boohr (un ours).

Alors Oka'a le rêve a parlé par la bouche de la vieille Oohki'a. Il a désigné le jeune Boohr'am (dont le nom signifie «Celui qui est avec l'ours») pour que celui-ci aide l'ours à reprendre enfin ce qu'un jour un Oourham lui a dérobé. Pour que les ours n'abandonnent pas les Oourham. Car ours et Oourham étaient semblables, parlaient les mêmes images, avant que Oka'a ne donne le feu aux Oourham.

Et Boohr'am l'adolescent des bords de la rivière, parti à la recherche du grand ours sous le vent et la neige de la montagne, va rencontrer sa propre histoire, celle des amours incestueuses de ses parents nés d'un même ventre et celle du sanguinaire Ough-uaq l'amoureux fou de sa mère, qui, après avoir tué beaucoup d'Oourham, assassiné son rival et la femme convoitée, provoqua la malédiction d'Oka'a.

Pierre Pelot dont le professeur Yves Coppens nous dit qu'il est une sorte d'«ethnologue des préhistoriens, celui qui sur place rencontre les hommes, qui apprend leur langue et s'immerge dans leur civilisation», va guider nos pas jusqu'au cœur de l'aventure humaine.

Dans la série **Sous le vent du monde** ont déjà paru :

*Qui regarde la montagne au loin* (-1 700 000 ans dans la faille du Rift en Afrique, *Homo rudolfensis* et *Homo habilis*).

*Le Nom perdu du soleil* (-un million d'années dans les montagnes de l'actuelle Birmanie, *Homo erectus*).

À venir : *Avant la fin du ciel*.

Illustration de couverture  
© Pierre Pelot



B 24549.0 2.99  
ISBN 2.207.24549.7  
125 FF TTC